



HAL
open science

Une réflexion sur “ Prolégomènes à une psychologie psychanalytique de la crise environnementale ”

Michel J.F. Dubois

► **To cite this version:**

Michel J.F. Dubois. Une réflexion sur “ Prolégomènes à une psychologie psychanalytique de la crise environnementale ”. 2021, pp.23-27. 10.1016/j.inan.2021.03.003 . hal-04261282

HAL Id: hal-04261282

<https://hal.science/hal-04261282>

Submitted on 10 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une réflexion sur « Prolégomènes à une psychologie psychanalytique de la crise environnementale »

A reflection on “Prolegomena to a Psychoanalytic Psychology of the Environmental Crisis”

17 janvier 2021

Résumé :

Cette analyse critique positive cherche à mettre en correspondance ces fondements psychanalytiques recherchés avec des données venues de la biologie, de l'écologie et de l'anthropologie. On y voit qu'il n'y a pas vraiment de retard dans l'approche psychanalytique par rapport aux approches politiques, économique et écologiques. Ce qu'il ressort, c'est, de fait, une faible sensibilité de l'être humain à son environnement vivant « sauvage » non-humain, sinon de l'ordre de la crainte, et une immense difficulté à prendre en compte des méta-cadres qui dépassent la sensibilité à l'environnement proche, et aussi une sorte de manque de reconnaissance de l'humain pourtant présent dans ses propres artéfacts.

Mots clefs : changement climatique, technique, biodiversité, angoisse devant le manque, régression.

Summary :

This positive critical analysis seeks to match these sought after psychoanalytic foundations with data from biology, ecology and anthropology. We see that there is not really a delay in the psychoanalytic approach compared to the political, economic and ecological approaches. What emerges is, in fact, a low sensitivity of the human being to his living and “wild” non-human

environment, if not of the order of fear, and an immense difficulty in taking into account meta-frames which go beyond sensitivity to the immediate environment, and and also a kind of lack of recognition of humanity in its own artefacts

Keywords: climate change, technique, biodiversity, fear of scarcity, regression.

Introduction

Étant concerné par l'évolution de la vie sur terre depuis si longtemps, jusque dans mon mode d'être, soutenu par mes lectures et études, depuis cinquante ans, un tel article m'apporte des ouvertures, une réelle forme d'espoir pour notre devenir, et me pose de nombreuses questions. En premier lieu, que peut signifier cette intense préoccupation actuelle, ces inquiétudes alors que de nombreux dégâts sont déjà fort anciens, irréversibles, et ne semblent pas être spécialement relevés ? Deuxièmement en quoi l'angoisse qui se montre pourrait-elle être spécifique ? Que dit-elle de nouveau sur l'humain, quelles actions seraient-elles possibles ?

1 – Des destructions anciennes qui nous importent peu

À l'envers – en miroir – du contenu de l'article, je me demande : qu'est-ce que ces effets intrapsychiques et collectifs humains révèlent de cette crise ? S'ils se montrent aujourd'hui, c'est que la crise actuelle acquiert un aspect spécifique qui « enfin » touche. Car, de fait, même si ce n'était pas perçu au début, et même si c'est peu exploité dans les médias, cette crise a commencé il y a bien plus longtemps que les humains en prennent note. Même si Lamarck reconnaissait les destructions humaines et même si Platon dans une longue tirade du Critias reconnaît que la dégradation des sols de l'Attique provient de la destruction du couvert végétal par l'agriculture, le début des destructions humaines est bien plus ancien et commence il y a environ quarante mille ans, c'est-à-dire à partir de l'ère d'expansion des humains hors et en Afrique. Par exemple, Alfred E. Wallace fut le premier à montrer que l'effondrement de la mégafaune américaine entre -13000 et -10000 ne pouvait provenir que des humains. Autre

exemple, on croit que les oiseaux sont un groupe de vertébrés volants de petite taille et les mammifères terrestres un groupe de vertébrés non volants de taille moyenne à petite. Mais comme depuis une quarantaine de milliers d'années, les humains ont éliminé à peu près 90% des oiseaux non volants, et à peu près 90% de la mégafaune des mammifères, notre perception du monde animal vivant actuel est celle d'un monde déjà très transformé par les humains, même avec des références du début du XX^{ème} siècle. Les destructions du dernier siècle, certes très importantes, ne sont que la continuation en accélération des destructions antérieures. Il s'agit d'une longue séquence avec différentes phases d'accélération, comme au début de l'holocène, et dont la dernière a commencé il y a un peu plus de 70 ans. Tout le monde connaît l'histoire du Dodo, mais il ne reste environ que 40 espèces d'oiseaux non volants sur 10 000 volants. Et sur les 2500 (au moins) espèces d'oiseaux détruits par les humains depuis 40 000 ans, il semblerait que plus de la moitié étaient non volants. Dans leurs niches écologiques protégées, souvent des îles, ils étaient faciles à chasser par les humains, jusqu'au dernier (Sayol et al., 2020). Par ailleurs, au moins 80% des espèces de mammifères de taille supérieure à 45 kg ont désormais disparu sous l'effet de la chasse (Andermann et al., 2020 ; Faurby & Svenning, 2015), dont la majorité avant l'ère industrielle. Quant aux plantes et aux petits animaux, l'inventaire reste à faire et les premières informations suggèrent qu'il risque d'être accablant.

Qui s'est préoccupé des centaines d'espèces de mammifères détruites par les humains ? S'il n'existe tant de grands mammifères qu'en Afrique, ce n'est pas pour rien, mais cela ne devrait plus durer longtemps. Désormais protégés des maladies endémiques, propres aux conditions climatiques du continent, grâce aux progrès techniques et médicaux, mais aussi des prédatations raciales du « commerce triangulaire », les populations humaines d'Afrique subsaharienne, d'environ 200 millions au début du XX^{ème} siècle, atteindront deux milliards avant 2050. Elles s'accroissent vite et grignotent sans cesse les espaces libres pour la grande vie sauvage. Dans le poids total des animaux de plus de 5 kg ou 45 kg vivants sur cette planète (la différence sur

ces poids est négligeable), 97% sont domestiqués. Les oiseaux domestiqués sont au moins deux à trois fois plus nombreux que les sauvages – rien que les poules et poulets sont estimés à onze milliards) - et ils pèsent en moyenne dix fois plus. La vie sauvage à notre échelle humaine, c'est-à-dire justement supérieure à 5-45 kg est devenue « anecdotique », et cela directement à cause des humains. Par exemple, il reste environ 200 000 loups, mais plus de 400 millions de chiens, etc... Cela n'angoisse pas grand monde mais cela fait partie de notre anthropologie (Dubois, 2016). Déjà, il reste moins de tigres sauvages que de tigres dans les zoos. Que se passera-t-il quand l'Orang-Outang, le Gorille, le Chimpanzé et le Bonobo seront déclarés en danger d'extinction ; leurs populations décroissent sans cesse comme celle de la majorité des grands mammifères sauf quelques exceptions pour les espèces les plus protégées.

La prédation du monde par les humains, et ce dès l'émergence des humains et leur expansion sur les cinq continents est unique à deux égards. D'abord elle concerne tout le vivant, poissons, batraciens, reptiles, oiseaux et mammifères, mollusques, coquillages, insectes, crustacés, céphalopodes, bactéries et champignons, et bien sûr plantes et arbres, alors que même les plus gros prédateurs ont une gamme de proies spécifiques. Généralement un prédateur, gros ou petit a une gamme de prédation très faible et dès que la nourriture manque, le prédateur ralentit sa reproduction.

De plus la prédation humaine s'attaque quasi systématiquement aux adultes en pleine capacité procréative, c'est-à-dire aux plus forts et non aux vieux ou aux jeunes , c'est-à-dire aux plus fragiles (Darimont et al., 2015). Cela met plus rapidement en danger les espèces considérées, alors que les prédateurs « naturels » choisissent à l'inverse leurs proies parmi les plus fragiles en ne mettant pas en danger leur population, au contraire en la renforçant. De fait la sélection provoquée par les humains est généralement « antidarwinienne » (Dubois, 2020 ; Taylor, 2010). Personne ne souhaite se trouver soudainement en face de lions, d'un tigre, d'un ours ou

de loups ou d'un très grand rapace ; ils ont donc été les premiers à être détruits, et leurs proies le plus souvent puisqu'elles devenaient accessibles et sans concurrence.

En dernier lieu, une prédation très particulière concerne aussi le non vivant. Elle est très ancienne, s'est accrue à partir du néolithique et des créations d'États et de villes et a connu une expansion gigantesque en moins d'un siècle : roches, sables, minerais, pétroles, charbons, gaz naturels, tourbes, et cela désormais par dizaines de milliards de tonnes annuelles... Bien davantage que les volcans et les érosions. Ce qui a pour conséquence de modifier la composition atmosphérique.

Donc si, soudainement, une véritable angoisse commence à être perçue, c'est que nous entrons dans une autre phase de la destructivité/prédation humaine. Quelque chose qui fait que l'environnement est perçu réellement comme en train de changer et de perdre sa magie. Et que cela nous menace. De fait, face à l'expansion humaine – certains parlent de prolifération, suggérant une pathologie – c'est le manque qui commence à apparaître : d'énergie, de sols, d'eau douce, de minerais, et d'air respirable. Ce manque s'associe au dérèglement climatique lourd de menaces : montée des eaux maritimes, inondations, sécheresses, canicules, tornades... Cette nature que nous avons combattue et détruite pas à pas, elle qui nous menaçait sans cesse, voici qu'elle nous menace du manque, voire de catastrophes imprévisibles dont nous sommes responsables. Cela ressemble aux remarques de Hans Jonas ou Michel Serres : la fragilité a changé de bord. C'est notre « mère Nature », qui, tout à coup, semble fragile sous nos actions sans cesse croissantes. Et, au moins autant que les biologistes, ce sont désormais les physiciens qui nous alertent, ceux du GIEC ou d'ailleurs (Arnoux et al., 2020). De fait, dès les années 70 du XX^{ème} siècle, ce sont les scientifiques, physiciens, biologistes, écologues, qui alertent, mais les échos sont faibles dans la société.

2 – La nature de notre angoisse

J'ai l'impression qu'une partie de notre angoisse provient de la compréhension que c'est dans notre essence même que nous sommes menacés. Nous ne sommes pas pires que nos ancêtres. Mille fois moins nombreux que nous, et moins bien armés, ils ont pourtant éliminé la mégafaune holarctique eurasiatique, puis américaine, australienne, océanienne et du sud-est asiatique. Mais nous sommes comme eux, insensibles aux effets de nos actions sur la nature, sauf quand ils nous renvoient – et c'est récent et dus aux travaux de scientifiques –, des messages de mort. Paradoxalement, c'est notre consommation gigantesque de produits non vivants, minéraux, qui donne une impression de destruction massive (mines, carrières, puits de pétrole, extraction des terres rares, récupération des sables bitumineux...). Ce serait à comprendre : nous consommons (et fabriquons) de plus en plus de produits non vivants, est-ce cela qui nous angoisserait ? Y-aurait-il dans notre inconscient une connexion entre la prolifération d'objets inertes, mais qui se veulent interactifs, dans notre environnement et notre sentiment d'une nouvelle mort qui rode ? Comme l'a remarqué Stephen J. Gould, nous cherchons à maintenir dans nos maisons, et surtout nos appartements un désert parsemé d'oasis, des plantes en pot. Alors que la destruction accélérée des êtres vivants sauvages, à notre échelle, se poursuit. De même les déchets qui nous angoissent aujourd'hui sont surtout les déchets non vivants, purement artificiels.

Je comprends que ces messages, sont « des images lointaines paralysantes et vertigineuses difficilement intégrables et recouvrant partiellement le vide de représentations ». Et j'adhère à l'idée qu'il est « nécessaire de trouver des voies d'intégration des stimulations perceptives et contenus anxigènes relatifs à un risque de disparition et se trouvant difficilement assimilables pour la psyché » (Sinanian et Liguori, dans ce numéro)).

Je doute que les jeunes générations soient globalement plus lucides, même si elles sont plus inquiètes étant donné le surinvestissement, justement par ces générations, des réseaux sociaux. On ne peut comprendre cet invraisemblable succès des smartphones et des réseaux sociaux que

comme une réponse – une fuite – dans le virtuel et l’imaginaire face aux angoisses du monde qui leur est réservé d’ici dix à vingt ans... Alexandre Sinanian me dit que « Real Player One » de Steven Spielberg en est une intuition. Car c’est bien ce qui se montre : un univers technique toujours plus prégnant et la vie elle-même en rétrécissement, uniquement humaine... Que restera-t-il à part le virtuel ?

Il faudrait confronter ces angoisses montantes, désormais perceptibles dans certains médias, aux annonces triomphales et à l’euphorie accompagnant les nouvelles technologies qui elles aussi s’amplifient sans cesse. La fuite dans les robots et les « smart objects » n’indiquerait-elle pas l’évacuation de cette angoisse par l’investissement dans un nouveau monde propre et débarrassé des déchets de cet environnement biologique trop complexe et immaîtrisable ? Ce double mouvement contradictoire n’est-il pas au contraire en correspondance ? En somme, pour chaque ouvrage pessimiste concernant l’avenir environnemental, il y a un livre présentant le monde futur souvent radieux, toujours conquérant, des robots, du numérique, de l’intelligence artificielle... Autre exemple : on sait que le bitcoin est une catastrophe énergétique, certains articles récents, par exemple, dans la Tribune de l’économie, suggèrent une escroquerie ; il se porte pourtant toujours très bien.

3 – Comment y répondre sans approfondir cette angoisse ?

Je découvre une nouvelle forme d’angoisse, celle d’apprendre que nous sommes mal armés pour répondre à ces angoisses inédites qui viennent du « monde au-delà de l’humain ». Alors que pour moi, préoccupé par cet au-delà, l’angoisse, c’est cette destruction d’une certaine forme exubérante du vivant qui bientôt ne sera accessible que dans des parcs zoologiques des régions plus nordiques vers lesquelles des centaines de millions de migrants se dirigeront, loin de zones

en cours de désertification pour aller vers le nord seul devenu vivable. Cette angoisse est, je l'espère, archaïque, mais je n'en suis plus si certain tant les choses s'accélèrent.

Cet au-delà de l'humain, c'est nous qui sommes en train de le produire et cette question résonne en écho avec la remarque de Bruno Latour (2015) que les problèmes écologiques rendent fou... Car nous sommes globalement notre propre ennemi, dans notre volonté d'expansion, mais par l'intermédiaire de l'ensemble de la biosphère. Ce qui est au-delà de l'humain provient de l'humain lui-même comme conséquence de son expansion pulsionnelle. Ce dont nous vivons, dont nous provenons, nous entrainera dans son effondrement si nous en sommes la cause. Cela conduit Latour à une forme nouvelle de réalisme : le monde décrit par la science se montre à tous, en décalé, tel que décrit. C'est comme si le principe de réalité généralement acquis vis-à-vis de notre entourage humain et humanisé à la maturité, avait été évacué en ce qui concerne l'environnement plus global. Nous sommes restés enfantins dans notre relation à la biosphère, nous croyant tout puissants. Latour témoigne là, d'un retour du principe de réalité saisissant. Est-ce ce qui est vécu aujourd'hui en psychanalyse ?

L'analyse scientifique arrive à des conclusions semblables pour les réserves de terres cultivables, d'eau douce accessible, d'énergie issue des vivants fossilisés (bactéries ou plantes), et bien sûr de l'atmosphère dont la variation conduit au changement climatique.

De fait, me semble-t-il, nous sommes en train d'expérimenter des angoisses devant l'inconnu ; ces concepts de changement de métacadre et de construction d'une métaculture me parlent. On enseigne aujourd'hui à travailler dans l'incertitude, à manager, décider en environnement incertain, mais cette approche me semble erronée. Car le propre de la vie, et donc aussi de la vie humaine, est de travailler et d'agir dans l'incertitude, ce n'est pas nouveau. Ce qui est nouveau, c'est d'agir dans l'inconnu, devant le besoin d'un cadre plus large, à ce jour quasi inconcevable. Ainsi un article tout récent pose la question : À quelle distance sommes-nous du point de basculement de la température de la biosphère terrestre ? (Duffy et al, 2021)

Alors que les nouvelles technologies et leur pathologie de la traçabilité à tout prix nous obligent à être au contraire dans le certain, c'est désormais devant l'inconnu d'une menace à une échelle qui nous dépasse, individuellement parlant, que nous agissons et non devant l'incertain. C'est ce que nous savons qui est remis en cause et non ce dont nous sommes certains. Presque tous les acteurs économiques sont soumis à cette tension : fournir du certain mais s'affronter à l'inconnu : le développement durable dans ce contexte, a-t-il un sens ? L'apprentissage que nous devrions acquérir serait : comment accepter l'inconnu et le prendre sereinement, s'y adapter, le provoquer, le reconnaître, l'appivoiser... ? Et cela sans recours aux processus d'évitement et de clivage, c'est-à-dire dans l'acceptation active et pas trop angoissée. Surtout qu'il faut aussi accepter que cet inconnu puisse supprimer des pans entiers d'une vie dont ils semblaient en être le fondement. Cet inconnu peut être un « tout autre » ; le heurt actuel peut relever de l'expérience mystique, la rencontre avec l'ultime.

Ce que les Émirat Arabes Unis, Dubaï ou Abou-Dhabi, nous proposent, c'est une nouvelle forme de vie entièrement construite par la technologie ; en dehors, c'est le désert mortel... L'angoisse sourde est celle d'avoir perdu à jamais le lien avec le vivant non humain, ce monde dont nous provenons. Une nouvelle angoisse du paradis perdu, à jamais...

Il me semble que cela a à voir avec notre relation avec notre corps, cette relation se construisant dans la relation aux corps des autres humains et aux corps des non-humains proches (chats, chiens, chevaux, lapins et hamsters), moins proches (moutons, chèvres, vaches, poules et canards), encore moins, (rats, souris, oiseaux sauvages), jusqu'aux arthropodes, mollusques et vers de terre, microfaune et plantes. Se retrouver seuls dans un désert fait d'objets techniques, le modèle type étant la grande ville et ses immeubles et appartements désertifiés (on dit « aseptisés »), rompt notre relation au vivant, et nous met face à notre corps devenu quasi insolite ; le contact des corps, le désir sexuel ainsi que la procréation deviennent une sorte d'énigme, mais aussi la seule chose qui nous reste, sauf à enfin admettre que le milieu technique

qui nous entoure, le monde humain, suinte notre humanité et que les objets techniques nous disent quelque chose d'essentiel sur ce que nous sommes et auquel nous ne prêtons guère d'attention.

Si Gaïa était notre mère, elle serait une marâtre. Elle ne nous a pas envoyé des messages compréhensibles sur l'impossibilité de poursuivre cette prédation croissante, sinon parfois, pour quelques groupes humains qui ont échoué à poursuivre (Mayas, Anasazis, Rapanui, Vikings du Groenland, sans oublier les anciens habitants de Borobudur, Angkor, Petra, ...) et dont l'histoire ne nous arrive qu'indirectement, récemment, grâce aux chercheurs. Il nous faut la questionner Gaïa, avec un véritable arsenal de technologies, pour qu'elle nous réponde. C'est comme s'il nous était impossible de croire que ce que nous vivons, au niveau global, de notre monde, c'est ce que ces peuples ont vécu dans le passé. Eux, ils ont vécu pourtant la fin de leur monde. Nous, nous vivons l'angoisse que ce qui est humain disparaisse. Et que tout ce qui nous est cher disparaisse sans traces pour des successeurs éventuels. J'associe cette angoisse à une réponse bien réelle et connue, exposée par les penseurs taoïstes pour lesquels l'ultime but est de disparaître sans laisser la moindre trace. Et si trace d'écrit il y a, qu'au moins, ils ne soient pas attribuables... Penser comme un taoïste, ne serait-ce pas une possibilité ? Juste se penser « Être de passage », sans le faux espoir de laisser des traces. Mais cette seule idée est souvent angoissante dans notre contexte culturel. Comme devient angoissant de n'être plus visible (réseaux sur l'Internet).

Il y a déjà longtemps, je me suis posé la question d'avoir des enfants. Était-ce judicieux ? J'ai raisonné comme Raymond Ruyer dans « Les cent prochains siècles » (1977). Selon son darwinisme inversé, il faut que ceux qui sont préoccupés par l'avenir d'une humanité trop agressive et trop conquérante, aient des enfants désireux de résoudre le problème. Si seuls se reproduisent les « forcenés de la vie », on ne peut s'attendre qu'au pire... Un an après, il écrit « L'art d'être toujours content ». Même en désaccord avec sa vision philosophique, on peut

comprendre que vouloir avoir des enfants est d'abord enraciné sur une foi en la vie et sur une relation d'amour. La perception de ce qui nous arrive n'est certes pas purement génétique, elle se construit collectivement, se comprend, s'apprend, s'intègre, se transmet. « Filiation » dans le sens spirituel et « procréation » dans le sens génétique peuvent être séparées. On sait aussi que dans les conditions actuelles des pays dits avancés, les taux de fécondité sont bien inférieurs à deux. La décroissance, au moins démographique, des pays les plus riches est donc désormais une réalité, ce qui ne peut pas être considéré comme une catastrophe !

« La Bombe P » de Paul et Anne Ehrlich, en 1968, prédisait sept milliards d'humains en 2000, nombre atteint en 2011 dans le contexte d'un taux de croissance en constante réduction et d'un taux de fécondité également en diminution constante, même si c'est de manière inégale. N'oublions pas que la croissance de l'espérance de vie, à elle seule, explique environ la moitié de la croissance de la population mondiale depuis 1800. Et une bonne part du reste vient de la non perception immédiate de ce que signifie pour un couple l'effondrement de la mortalité infantile. La fameuse « transition démographique » peut demander plusieurs générations mais peut être influencée par les lois. Peu est écrit sur le seul pays au monde, à ma connaissance, ayant régulé sa population précocement, et ce entre 1800 et 1950, pour des raisons qui semblent avoir résulté de la Loi (égalité, hérédité, etc...), et donc de la Révolution, plus que des guerres ou épidémies qu'elle a subies. Il s'agit de la France, géant démographique de 1700 à 1800, et pays peu densément peuplé (relativement) pour l'Europe de 1914 ou 1939 tout en ayant été la première terre d'immigration en Europe durant cette époque.

Pourtant, l'angoisse environnementale est liée à la démographie, c'est difficilement niable. L'équation de Kaya (1997) montre que l'émission de gaz à effet de serre (GES) est égale au contenu en GES de l'énergie consommée, multipliée par l'intensité énergétique de l'économie, multipliée par la valeur de la production par personne, multipliée par la population. En simplifiant, il y a deux facteurs principaux : la population et le PIB par personne. Car la

quantité/qualité de l'énergie utilisée est, à ce jour, très corrélée au PIB par personne. Une technologie hautement productrice de GES, utilisée par peu de monde, pour des buts d'intérêt collectifs, n'est pas nécessairement un problème.

Un Burkinabé consomme et pollue vingt fois moins qu'un Américain et dix fois moins qu'un Européen. Le problème c'est que presque tous les humains voudraient à terme vivre au moins comme les Européens sinon comme les Américains. Aussi, la crise environnementale ne peut pas continuer à être traitée dans le déni complet de la question démographique même si le sujet est complexe. Viser une baisse globale à terme de la population mondiale devient une évidence...

Un sujet serait à étudier et comprendre : comment des « angoissés » de cette crise environnementale arrivent-ils néanmoins à mettre au monde des enfants épanouis et heureux de vivre ? Sont-ils capables de produire des métaphores constructrices de sens ouvrant un chemin qui devient attirant et digne d'être parcouru ? Reconstruire le monde, même selon une forme de déconstruction, n'est-ce pas un but motivant ? Réciproquement, en une époque de crise environnementale, des pressions pour maintenir la population d'un pays à tout prix ne peuvent relever que de volonté de puissance et non être une réponse politique à la crise.

Qu'on ait le temps ou pas ne me semble pas pertinent. Il est possible que ce soit trop tard pour des effets importants, comme ne pas dépasser 1,5 ou 2 °C de plus qu'avant l'ère industrielle. Certes il faut des actions rapides et concertées, mais on le sait, cela n'a jamais été le but d'une psychanalyse. On attendrait des psychanalystes et des cliniciens plus généralement parlant qu'ils aident à faire construire un sens collectif pour agir intelligemment dans le contexte, là où nous en sommes, et à trouver un équilibre durable entre nos pulsions de vie, dont la force est de fait, par contre-coup, une pulsion de mort, et la réalité limitée de la biosphère. Comment trouver une vie plaisante dans l'étude de soi, du monde, de la biosphère, du cosmos, autant, voire davantage, que dans sa transformation ? Car vivre mieux ne peut plus être synonyme de vivre dans l'expansion, même si la vie s'étend toujours dès qu'il y a un peu de place... Pouvons-nous

transformer cette expansion en une transformation psychique par la méditation et l'étude tant les savoirs se sont accrus alors que les interfaces restent étanches... Nous avons tant à découvrir à partir de l'étude de ce que nous avons déjà découvert, en tranches séparées...Mais peut-être qu'ici je fantasme.

En conclusion

L'écart apparent entre la psychologisation générale du sujet dans la presse, les médias, les réseaux sociaux, et le relatif silence des sciences humaines psychologiques et psychanalytiques sur cette question des mutations, transitions, crises liées aux problématiques environnementales et écologiques, est un sujet à étudier, mais pas un problème. Le fait que Harold Searles ait écrit (*The non human environment*, 1960) juste avant la première lanceuse d'alerte, Rachel Carson (*Silent spring*, 1962), suggère qu'il y a une réelle synchronicité. Le silence apparent qui a suivi de la part des cliniciens semble concomitant de celui des médias et des politiques. Cela a un sens : un déni collectif ?

Cela dit, je perçois que nous nous situons entre le cauchemar (ou l'enfer) de l'effondrement et le supposé paradis nouveau de l'hypertechnologie nous menant dans un monde artificiel, virtuel, nucléaire, imaginaire, spatial, voire stellaire. Mais ne sont-ce pas là deux types d'enfers ? Y a-t-il place pour un rêve nouveau, entre les deux enfers, qui consonne avec le réel, celui d'un vivant un peu amoindri mais toujours vigoureux, restimulé par les humains ayant enfin réfréné leur pulsion excessive de vie, laquelle est collectivement leur pulsion destructrice ? Je l'imagine sobre (dégrisé des fuites folles d'une technicité supposée « dématérialisée », alors qu'elle est énergivore), mais présent et technique, en alliance et en intrication avec le vivant. Il s'agit de reconstruire un principe de réalité qui dénoncera les rêves de marchés tous puissants et s'appuiera sur des choix de vie, limitée dans tous les sens du mot mais surtout quantitativement,

en matériel et en quantité d'humains. La clinique de l'humain collectif en évolution avec l'environnement non humain est-elle possible ? Pour nous aider à « atterrir », il me semble qu'elle devient indispensable en individuel mais aussi en collectif. Pour répondre aux physiciens, chimistes et biologistes, il nous faut des cliniciens, mais pas uniquement de l'individuel : des cliniciens du collectif.

Quelques références

Andermann, T., Faurby, S., Turvey, S. T., Antonelli, A., & Silvestro, D. (2020). The past and future human impact on mammalian diversity. *Science Advances*, 6(36), eabb2313.

Arnoux M., Goupil C., Halloy J., et Herbert E. (Nov. 2020). Trois questions à ..., sur le Laboratoire Interdisciplinaire des Énergies de demain (LIED). *La lettre de l'inSHS*, 68, p 10-12.
<https://www.inshs.cnrs.fr/fr/lettres-de-linshs-0>

Darimont, C. T., Fox, C. H., Bryan, H. M., & Reimchen, T. E. (2015). The unique ecology of human predators. *Science*, 349(6250), 858-860.

Dubois, M. J. F. (2015). *La métaphore et l'improbable – Emergence de l'esprit post-scientifique ?* Paris, l'Harmattan.

Dubois, M. J. F. (2016). *Vivre dans un monde sans croissance. Quelle transition énergétique ?* Paris, DDB.

Dubois, M. J. F. (2020). *L'humain en devenir. Au commencement était la technique.* Londres. ISTE Editions. Trad. Eng. : *Humans in the making. In the Beginning was Technic.* Londres. ISTE - Wiley.

Duffy, K. A., Schwalm, C. R., Arcus V. L., Koch, G. W, Liang, L. L., and Schipper L. A. (2021). How close are we to the temperature tipping point of the terrestrial biosphere? *Science Advances*, Vol. 7, no. 3, eaay1052

Faurby, S., & Svenning, J.-C. (2015). Historic and prehistoric human-driven extinctions have reshaped global mammal diversity patterns. *Diversity and Distributions*, 21(10), 1155-1166.

Kaya, Y., & Yokobori, K. (1997). *Environment, energy, and economy : strategies for sustainability* : Tokyo conference on Global Environment, Energy and Economic Development (1993), United Nations Univ. Press, Tokyo, 381 p. (ISBN 9280809113)

Latour, B. (2015). *Face à Gaïa. Huit conférences sur le Nouveau Régime climatique*. Paris, La Découverte

Ruyer R. (2014). *Les cent prochains siècles : le destin historique de l'homme selon la nouvelle gnose américaine*. Paris, Ed. Fayard

Sayol, F., Steinbauer, M. J., Blackburn, T. M., Antonelli, A., & Faurby, S. (2020). Anthropogenic extinctions conceal widespread evolution of flightlessness in birds. *Sciences Advances*, 6(49), eabb6095.

Taylor, T. (2010). *The artificial ape. How technology changed the Course of Human Evolution*. London. St. Martin's Press;